

* Pourquoi la gauche et l'extrême gauche nient l'antisémitisme

(Ce texte est extrait d'un numéro de *Ni patrie ni frontières* qui devrait s'appeler L'histoire des Juifs de France en question(s) (1791-2019) et paraîtra en 2019)

Peut-être dois-je commencer par préciser pourquoi je m'intéresse à l'antisémitisme depuis quelques décennies. J'ai découvert son histoire complexe au milieu des années 60 quand des amis juifs, croyants et athées, «sionistes» et «antisionistes», de mon lycée m'ont fait connaître par des brochures, des réunions et des films ce qu'étaient l'antisémitisme et le judéocide. Nul tropisme familial, religieux ou «ethnique» chez moi, nulle sympathie pour le sionisme, avec ou sans guillemets, mais la chance d'avoir des copains de lycée plus informés et plus conscients que d'autres.

A l'époque, l'antisémitisme était déjà considéré par la gauche et l'extrême gauche comme un phénomène «résiduel», «marginal»; nous voyions le fascisme comme un danger surtout «allemand» (les néonazis et leurs disciples dans d'autres pays), «sud-africain» (le régime d'apartheid) ou «américain» (le Ku Klux Klan). Il faut dire que nous vivions dans la «patrie des droits de l'homme» où traditionnellement, la gauche comme la droite sont incapables de porter un regard critique sur la société française tant elles sont persuadées que ce pays a toujours été, et est encore, à la pointe de la lutte pour la démocratie et la civilisation¹.

Sous la coupe du PCF, le MRAP, publiait un mensuel – *Droit et liberté* – qui consacrait de nombreuses pages à analyser le néonazisme en Allemagne, le racisme en Afrique du Sud, la

1. Sur ce plan-là, la gauche et l'extrême gauche américaines font, elles aussi, preuve d'une cécité remarquable. Il suffit de mentionner leur désarroi après le massacre commis à la synagogue de Pittsburgh (cf. «Pittsburgh, 27 octobre 2018 : un massacre antisémite incompréhensible pour les “antisionistes”»). Par réflexe pavlovien, elles en rendirent aussitôt responsable le climat xénophobe et raciste instauré par Trump et le Parti républicain, alors qu'une enquête publiée en **février 2015, mais réalisée en 2014, deux ans avant la victoire de Trump donc**, montrait déjà que l'antisémitisme augmente depuis plusieurs années aux Etats-Unis, spécialement dans la jeunesse (cf. «National Demographic Survey of American Jewish College Students 2014. Antisemitism report» de Barry A. Kosmin et Ariela Keysar du Trinity College). Selon cette étude, les jeunes Juifs étaient 5 fois plus susceptibles d'être l'objet d'insultes antisémites que les Juifs plus âgés ; les étudiantes juives étaient beaucoup plus l'objet de remarques antisémites personnelles que les étudiants juifs ; les incidents antisémites recensés étaient rarement le fait «d'extrémistes» (traduire, dans l'esprit des auteurs, de nazis ou d'antisionistes de gauche) et le plus souvent d'étudiants ou étudiantes «ordinaires». Dès 2011, plusieurs spécialistes avaient déjà analysé la montée de l'antisémitisme sur les campus aux Etats-Unis (cf. par exemple l'article de Stephen H. Norwood, «Antisemitism in the Contemporary American University», disponible en ligne).

ségrégation aux Etats-Unis, et à dénombrer les amitiés néonazies ou vichystes de Le Pen, les anciens collabos et pétainistes qui écrivaient dans *Minute* ou *Rivarol*. Donc, pour ce qui concerne la France, l'antisémitisme était pour nous un reliquat, un vestige, d'un passé lointain. Le judéocide n'était pas au centre des préoccupations quotidiennes, scolaires, universitaires, médiatiques ou politiques, contrairement à ce que peuvent croire celles et ceux qui sont nés dans les années 80 ou 90.

Le MRAP et la gauche antiraciste ne s'intéressaient pas du tout à l'antisémitisme en Europe de l'Est et en URSS – ou alors ils en minimisaient l'existence. Tout le monde s'accordait, à gauche et à l'extrême gauche, pour dénoncer l'antisémitisme de droite ou d'extrême droite. Mais existait-il un antisémitisme **de gauche** ? Quelle était son extension dans les pays du prétendu «camp socialiste» ? L'antisémitisme pouvait-il sévir au sein même des partis et syndicats de gauche, ou au sein de la classe ouvrière ? Ces questions n'étaient jamais posées dans nos rangs, ou alors par quelques individus marginaux. (D'ailleurs, la question du racisme anti-Arabs ou anti-Africains au sein des organisations ouvrières n'était pas non plus soulevée, même par l'extrême gauche. Aujourd'hui elle est enfin débattue mais malheureusement sous l'angle néfaste de l'identitarisme à la sauce anglo-saxonne, assaisonné d'un zeste de *French Theory*, ce qui accroît la confusion.)

Un demi-siècle plus tard, ces questions sont toujours taboues sauf.. à droite bien sûr ! Ce n'est pas un hasard si, en France, des intellectuels de droite comme Marc Crapez et Dominique Reynié, ou un républicain conservateur comme Pierre-André Taguieff, tous particulièrement cyniques face aux crimes de guerre de l'Etat israélien, se sont intéressés à l'antisémitisme **de gauche** ; de même, ce n'est pas un hasard si des universitaires modérés voire réactionnaires, dans le monde anglo-saxon, se sont penchés sur cette question. Exactement comme pendant la guerre froide, durant laquelle les principales sources d'information et de réflexion sur le stalinisme étaient fournies par des auteurs anticommunistes de droite, voire d'extrême droite.

La gauche n'a tiré aucune leçon ni des effets délétères de sa **négation** de la nature totalitaire du stalinisme, ni surtout de la **démoralisation** massive qui s'est produite lorsque ses multiples mensonges et falsifications historiques ont été enfin dévoilés. La gauche et l'extrême gauche adoptent la même attitude face aux dérives de «l'antisionisme» et aux multiples formes modernes de l'antisémitisme²... sauf quand elles apparaissent à l'extrême droite ou chez les nationaux-populistes.

Les négateurs modernes de l'antisémitisme (surtout s'il est de gauche ou musulman³) continuent leurs manœuvres de diversion, soutenus en première ligne par certains Juifs de gauche ou d'extrême gauche qui prétendent être plus fidèles aux éléments fondamentaux de la pensée, de la religion et de la culture juives que tous les autres Juifs de la planète. Pour ce faire, ils passent leur temps à dénoncer la façon dont Israël «instrumentalise» l'antisémitisme depuis 1948.. comme si

2. Le problème est en réalité très ancien puisque le Groupe des ouvriers juifs socialistes de Paris écrivait déjà, **en 1898**, une lettre ouverte à leurs camarades socialistes dans laquelle ils affirmaient : «*Nous remarquons que votre attitude envers l'antisémitisme n'est pas assez franche, assez indignée, assez énergique.*» (Cf. «Antisémitisme DE gauche : définition et fonctions politiques», 2015.)

3. D'après le rapport de la CNCDH, les services de police estimaient que 26,8% des auteurs de violences antisémites étaient d'origine arabo-musulmane en 2003 et 41% en 2005. Depuis quelques années ces statistiques sur les origines ont disparu...

l'antijudaïsme puis l'antisémitisme ne faisaient pas des ravages en Europe depuis des siècles. Et comme si l'antisémitisme n'avait pas sévi au sein même du mouvement ouvrier européen bien avant l'apparition du sionisme..

Maxime Rodinson est un **précurseur de ces négateurs de l'antisémitisme** actuels, puisque après avoir, dans sa période stalinienne (jusqu'en 1956), soutenu la propagande soviétique, notamment au moment du procès antisémite contre les «blouses blanches» en 1953⁴, il avança en 1968, selon Samuel Gilhes-Meilhac («Mesurer l'antisémitisme contemporain : enjeux politiques et méthode scientifique» *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2015/2, n° 62-2/3), la «thèse d'un "racisme de guerre" conjoncturel et politique. Selon lui, l'hostilité à l'égard des juifs dans le monde arabe musulman ne constitu[ait] pas un antisémitisme structuré ni une logique d'exclusion racialisée mais plutôt une réaction causée principalement par la politique d'Israël, en particulier l'occupation des territoires palestiniens».

La volonté de nier ou de sous-estimer systématiquement l'antisémitisme va même parfois jusqu'à être **rétroactive** à gauche. Ainsi, alors que l'empereur Constantin s'est converti au christianisme au IV^e siècle (officiellement sur son lit de mort en 337, mais il était devenu chrétien bien avant) et que la propagande antijuive de l'Eglise s'est largement diffusée en Occident depuis plusieurs siècles, l'historienne E. Benbassa (2000) se permet d'écrire ces propos dignes d'une... jésuite : «*Les récits juifs des persécutions ayant accompagné la Croisade de 1096 font état de la protection accordée par certains évêques. En tout état de cause, l'Eglise ne peut être tenue pour responsable des massacres perpétrés contre les Juifs. [...] Pendant la seconde Croisade, en 1146, l'intervention de saint Bernard, abbé de Clairvaux, freine les persécutions contre les Juifs [...]. L'Eglise en fait réprime les excès qu'elle avait provoqués, mais qui portaient atteinte à l'ordre général.*»

Certes, Benbassa admet que le «groupe juif» a été «infériorisé» par l'Eglise, mais elle se refuse à lui faire endosser la responsabilité de l'antijudaïsme alors que, selon ses propres termes, «*le Juif sert de repoussoir ; il est rangé au côté des diables, des bourreaux, des tyrans, face aux saints et aux pieux*». Cette indulgence face à la fonction néfaste du christianisme, l'auteur la déploie évidemment face à l'islam et au statut discriminatoire du *dhimmi* et à ses conséquences nocives pour les Juifs, puisqu'elle fait partie de cette gauche théocompatible qui a renoncé à promouvoir l'athéisme et à lutter contre l'obscurantisme religieux⁵.

Dans *L'antisémitisme français aujourd'hui et demain* (1984), S. Epstein montre que la négation de l'importance de l'antisémitisme (ou l'illusion qu'il ne pourra plus jamais renaître puisque le pire est déjà advenu) a toujours été, y compris pour les Juifs les plus militants et les plus radicaux, un mécanisme destiné à se rassurer, ou tout simplement à ne plus vivre dans l'angoisse perpétuelle de l'agression, du pogrom ou du judéocide.

4. «*L'accusation d'antisémitisme portée contre l'Union soviétique et, par certains, contre le marxisme lui-même, est grotesque. Toute la théorie et la pratique du marxisme répondent. Les juifs de l'URSS jouissent évidemment de toutes les libertés accordées à tous les autres citoyens. Ceux qui veulent conserver leurs traditions religieuses particulières peuvent le faire. Tout groupe, même minime, de juifs parlant yiddish, peut former un centre juif avec des écoles, des tribunaux, des soviets dont cette langue sera la langue officielle.*» Plus un mensonge est gros, plus il est efficace.

5. Cf. «Les dix commandements de la gauche théocompatible» (2008).

C'est d'ailleurs une constatation que faisait déjà Edouard Drumont en 1898.. mais pour s'en réjouir : *«La moitié des Juifs que vous rencontrez vous dira, même aujourd'hui, que l'antisémitisme est une manie transitoire, confinée à une faible bien que bruyante minorité [...]. Rien ne semble leur ouvrir les yeux sur le danger qui menace leur propre race.»*

On trouve même un ancien président du CRIF, de 1983 à 1989, pour venir à la rescousse de ces négateurs de l'antisémitisme. Ainsi, Théo Klein refuse d'employer le terme d'antisémitisme parce qu'il veut *«réservé l'emploi du mot à la volonté d'éliminer les juifs, volonté pouvant aller jusqu'à l'extermination [...] D'autre part, l'antisémitisme implique une organisation, le cas échéant politique et, ultimement gouvernementale, comme ce fut le cas avec le gouvernement de Vichy et le nazisme. Lorsque ces deux traits ne sont pas réunis, on devrait éviter de parler d'antisémitisme»*. Et T. Klein de conclure : *«lorsqu'on insulte un rabbin dans la rue, qu'on persécute un enfant juif à l'école, qu'on attaque une synagogue, c'est l'ordre public qui est en cause, au-delà de la communauté juive»* («Pour un renouveau du judaïsme, Entretien», *Le Débat* n° 133, 2005).

Ces finasseries me font penser à ces médecins qui, dans les services de soins palliatifs où l'on place les personnes en fin de vie, refusent d'employer des mots comme «cancer» et «métastases» et préfèrent utiliser des termes vagues comme la «maladie progresse» !!!

Selon S. Epstein (1984), l'antisémitisme procède par vagues et **il est essentiel de repérer les signes avant-coureurs** de ces vagues : insultes, agressions physiques non létales, profanations de cimetières, tags, jets de cocktails Molotov lancés contre des synagogues et des institutions, juives, etc. Signes avant-coureurs dont justement T. Klein refuse de reconnaître l'existence ! Et S. Epstein a raison de remarquer : *«contrairement à un sentiment généralement répandu, le souvenir du judéocide hitlérien n'a pas aiguë la vigilance juive. Il l'a au contraire émoussée, en lui ôtant le sens des situations intermédiaires»*.

La liste des négateurs de l'antisémitisme ne s'arrête pas là.

Ainsi, l'UJFP a nié pendant trois ans toute dimension antisémite à l'enlèvement et aux tortures qui ont entraîné la mort d'Ilan Halimi⁶ en 2006. La même organisation s'est trouvée très embarrassée lors des assassinats de trois enfants (Myryam Monsenego, 8 ans, Gabriel Sandler, 4 ans et Arieh Sandler, 5 ans) ainsi que du père de deux d'entre eux, Jonathan Sandler, à l'école Ozarah Torah en 2012 à Toulouse⁷.

Et, parmi des dizaines d'autres, l'on peut également mentionner les propos obscurs d'un intellectuel trotskisant, Enzo Traverso, sur le meurtre d'Ilan Halimi et les assassinats commis par Mohammed Merah: *«Voilà des crimes abominables, et des propos délirants que nous ne pouvons pas classer dans la longue liste des violences d'exclusion et de persécution, car ces dernières frappent ceux qui les commettent, et c'est précisément par ces actes criminels qu'ils réagissent. Ce constat n'amoinçrit pas ces crimes ; il les rend encore plus tragiques et demande leur explication, au-delà de l'horreur et de l'exécution⁸»*

Dans ce livre, E. Traverso ne s'intéresse pas aux opinions politiques ou aux idées générales, religieuses ou pas, des prolétaires, ouvriers, employés et petits bourgeois juifs au XIX^e et au XX^e siècles.. seulement à quelques membres soigneusement choisis des élites intellectuelles. S'il avait

6. Cf. «Le meurtre d'Ilan Halimi et le malaise de la gauche multiculturaliste» (2007).

7. Cf. «L'UJFP pratique la politique de l'autruche face aux tenants de l'antisémitisme de gauche» (2015).

8. Cf. *La fin de la modernité juive, histoire d'un tournant conservateur*, La Découverte, 2013.

voulu étudier les conceptions dominantes dans le petit peuple juif d'Europe, y compris en Pologne, place-forte du Bund, E. Traverso aurait dû aboutir à des conclusions différentes, puisque les Juifs d'Europe et d'Amérique votaient majoritairement pour des candidats respectueux de l'ordre, républicains bon teint, centristes ou socialistes modérés, voire sionistes plutôt que des partis ou des groupes «révolutionnaires»..

Rappelons par exemple qu'en Pologne, en 1928, seulement 5% des Juifs votaient communiste⁹. Le Bund ne réussit jamais à avoir de députés à l'échelle nationale et le rapport entre le nombre de voix obtenues par les partis sionistes de droite et de gauche et celui obtenu par le Bund fut presque toujours de 10 à 1 ou 1,5, au maximum. Dans son livre¹⁰, J. Jacobs explique que le mode de scrutin à l'échelle nationale était plus favorable aux sionistes (il fallait recueillir au moins 5% des voix pour avoir au moins un député à la Diète) que le mode de scrutin aux élections locales, mais la disproportion des forces entre «antisionistes» et «sionistes» resta énorme, et le Bund n'obtint jamais plus de 90 000 voix face aux autres partis juifs qui, avant-guerre, en obtenaient entre 500 000 et 650 000.

A cela il faut ajouter le fait qu'une bonne partie des prolétaires immigrés juifs soutinrent les tendances les plus orthodoxes (donc réactionnaires) au sein des institutions religieuses-communautaires, y compris, dans le cas de la France, lors de la dernière vague d'immigration des Juifs maghrébins. Mais penser ces réalités complexes conduirait à remettre en cause bien des certitudes confortables pour la gauche et l'extrême gauche «antisionistes» !

Pour un intellectuel conséquent comme prétend l'être Traverso, il ne s'agit pas seulement d'éprouver un sentiment d'«horreur» et de «l'exécration». Cela, n'importe qui ayant un peu de sensibilité peut l'éprouver. Son travail devrait surtout être **d'expliquer** la nature criminelle de l'antisémitisme militant des «barbares» (autoproclamés) de Bagneux et des islamo-djihadistes ou des partisans de l'islam politique (Erdogan en est un bon exemple).

Le **respect de la vie humaine** est chose inconnue chez les djihad-terroristes et leurs admirateurs – musulmans ou pas. Tuer un autre être humain est pour eux une chose **normale**. Pour faire comprendre la différence qui existe entre des individus qui ont combattu les armes à la main face à un véritable génocide (les Juifs), et d'autres qui, selon Traverso, se «révoltent» face à des discriminations pénibles voire ignobles comme les musulmans d'Europe occidentale et d'Amérique aujourd'hui, discriminations qui n'ont rien à voir ni avec le judéocide ni même avec l'esclavage et ses conséquences aux Etats-Unis, il suffit de citer ce témoignage d'Henri Krisher de la FTP-MOI, du groupe Carmagnole de Lyon. Il évoque l'attitude des résistants juifs engagés dans la lutte armée sous l'Occupation allemande : *«Malgré la vie que nous menons, la haine que nous avons accumulée, la déportation des parents pour beaucoup d'entre nous, la mort des copains, la torture, **tuer nous demande un effort surhumain**. Tout en nous se révolte, l'éducation juive, la formation politique. Dans le plus profond de nous-mêmes, nous souhaitons que l'ennemi arrive sur le trottoir où on n'est pas ; et que nous n'ayons pas à accomplir cet acte nécessaire»* (in RHICOJ, 1985).

Le niveau de cette réflexion n'a rien à voir les propos de tous ceux qui à gauche (Rouillan, Despentès) ou à droite (Zemmour, Soral) ont loué le «courage» des tueurs du Bataclan ou d'autres

9. Pour plus de détails, cf. Jaff Schatz : «Jews and the Communist Movement in interwar Poland» in Jonathan Frankel, 2004.

10. *Bundist counterculture in interwar Poland*, Syracuse University Press, 2009.

islamo-terroristes ayant choisi, de surcroît, des cibles civiles pour assouvir leur haine antisémite et imposer leur agenda idéologique..

Traverso préfère gloser sur une «*persécution*» (!) imaginaire qu’auraient subie les membres du gang des barbares et Mohammed Merah. Et il a même le culot de mentionner une «*révolte légitime contre une oppression bien réelle*» à propos de ces assassins ! Les fascistes et les nazis des années 20 et 30, eux aussi, étaient «révoltés» et recrutait parmi des prolétaires et des petits-bourgeois ruinés par la crise. Et ils étaient même «persécutés» par les antifascistes, qui appliquaient contre eux la politique du «Pour une dent, toute la gueule». Mais il ne viendrait à l’idée d’aucun militant de gauche ou d’extrême gauche de s’attarder autant sur les causes sociales de leurs actes.

L’émeute-pogrom de Constantine en 1934, les émeutes antijuives en Palestine en 1929 et entre 1936 et 1939 se prêteraient davantage à ce genre de proclamation concernant «*une révolte légitime contre une oppression bien réelle*». Ce fut d’ailleurs l’attitude des communistes (staliniens, donc) d’Algérie en 1934 et de la Troisième Internationale. Mais, en admettant que les positions de l’IC aient été correctes (ce qui est déjà très discutable), et que la situation des descendants d’immigrés en France ait des points communs significatifs avec celle des fellahs palestiniens ou algériens des années 30 (ce qui reste à prouver), encore faudrait-il démontrer que les Coulibaly, Merah, Kouachi et autres assassins islamistes sont des «révoltés». Le fait qu’ils se réclament de l’islam politique, et de sa branche djihad-terroriste experte en rackets en tout genre, qu’ils s’accommodent parfaitement du capitalisme et de l’Etat ne les prédispose guère à entrer dans la catégorie des «révoltés». Mais finalement, Traverso ne creuse pas cette piste car il sait qu’il s’engagerait dans des sables mouvants..

Quelques lignes plus loin, dans le même ouvrage, *La fin de la modernité juive*, il cite O. Wieworka qui, en 2005, affirmait lui aussi péremptoirement que l’antisémitisme était en train de se transformer en «*un phénomène secondaire, sans ampleur, sans grande capacité de mobilisation, et combattu, chaque fois qu’il s’exprime, de manière dans l’ensemble énergique et efficace*». E. Traverso et O. Wieworka vivent sans aucun doute dans une autre dimension – à laquelle les Juifs réels et quelques milliards d’individus n’ont pas accès.

Ces militants et intellectuels de gauche ou d’extrême gauche «antisionistes» nient tellement violemment l’existence et l’ampleur de l’antisémitisme que des personnes peu informées peuvent leur emboîter le pas en toute bonne foi et nier, eux aussi, l’existence de l’antisémitisme «puisque même les Juifs le disent» !

La négation de l’antisémitisme s’appuie sur différents types d’argumentation, certains assez grossiers d’autres plus sophistiqués. J’en ai répertorié dix-huit (cf. l’article à paraître dans un prochain numéro de la revue : «Dix-huit façons pitoyables de minimiser ou de nier l’antisémitisme») mais il en existe certainement davantage.

Je me suis permis de faire cette présentation personnelle pour expliquer mon point de départ et **mes a priori «idéologiques»** : pour moi, il existe bel et bien un antisémitisme **de gauche** et à pas simplement à gauche, comme le prétend M. Dreyfus dans son livre bâclé sur la question. Et certaines forces à gauche, à l’extrême gauche et dans le mouvement anarchiste dépensent beaucoup d’énergie pour sous-estimer voire nier farouchement ce fléau.

Ce sont chez les «antisionistes» (concept creux, en tout cas depuis la création d'Israël¹¹ en 1948, mais aussi propre à toutes les confusions idéologiques) que l'on trouve le plus d'ambiguïtés face à la question de l'antisémitisme. Ce qui ne veut pas dire que tout «antisioniste», aussi foireux soit ce concept, soit automatiquement un antisémite !

La persistance de l'antisémitisme et de la «question juive»¹² illustre à quel point les militants marxistes et anarchistes ont eu du mal et éprouvent toujours autant de difficultés à traiter de réalités complexes, où s'entremêlent des problèmes de classes sociales, de nation, de religion, d'identité, de culture, de groupes ethniques, etc.

Cela ne signifie pas que la Révolution sociale serait inutile parce que les idéologies qui la prônent (ou devrais-je dire qui la prônaient, tant leurs partisans sont aujourd'hui timides ?) sont bancales, incomplètes, déficientes sur de nombreux points. Mais il devrait être désormais évident qu'elles ne peuvent prétendre résoudre tous les problèmes de l'humanité et fournir des réponses à toutes les questions politiques, sociales, économiques, éthiques, etc., comme elles le prétendaient aux XIX^e et XX^e siècles.

Pour terminer, peut-être faut-il faire un sort à une idée très répandue, non plus chez la gauche antisioniste, mais chez les intellectuels démocrates, de bonne foi, qui dénoncent l'antisémitisme, qu'ils soient juifs ou pas. On lit souvent sous leur plume que le sort réservé aux Juifs fonctionnerait comme un thermomètre¹³ qui indiquerait la bonne (ou la mauvaise) santé de la démocratie et des droits de l'homme. En clair, lorsqu'un gouvernement ou un parti politique déploie la rhétorique de l'antisémitisme, ses discours ne viseraient pas simplement les Juifs (qui d'ailleurs sont parfois absents du pays en question – ou alors leur présence est numériquement et socialement insignifiante) mais toute la population¹⁴. Pour ma part, je ne combats pas les stéréotypes

11. Contrairement à ce qu'affirme, avec un bel optimisme, David de Rothschild, la création d'Israël n'a malheureusement pas «normalisé la notion complexe de peuple juif aux yeux du monde» (in O. Guland et M. Zerbib, 2000).

12. Il est curieux qu'à l'extrême gauche on affirme qu'il n'existe pas de «question noire» aux Etats-Unis mais une «question blanche» ; qu'il n'y a pas de «crise des réfugiés» mais une «crise de l'accueil» en Europe. Cette même extrême gauche ne perçoit pas l'existence d'un «problème antisémite» qui pourrait l'existence des Juifs et des juifs depuis des siècles et a conduit, entre autres, au judéocide dans sa version gallo-pétainiste ! Comme le souligne d'ailleurs Danny Trom (2015), parler de «question juive» n'est qu'un doux euphémisme, ou une expression maladroite, pour escamoter l'existence d'un «problème juif» pour les... non-Juifs. Le questionnement des Juifs et des juifs sur leur identité ne s'arrêtera jamais puisqu'il s'agit d'une «question» existentielle, métaphysique, culturelle, politique, etc. Par contre, **l'antisémitisme est un véritable problème pas une simple «question» !**

13. Le site Akadem utilise une métaphore similaire : «*Les Juifs, baromètre de la démocratie*» (cf. «Raymond Aron, l'israélite», interview de Dominique Schnapper).

14. Ainsi D. Hirsh (2018) écrit : «*L'antisémitisme représente une menace contre les Juifs, mais c'est aussi un indicateur d'une maladie plus profonde et générale au sein des mouvements, institutions et cultures démocratiques. L'étude de l'antisémitisme n'est pas une préoccupation qui concerne uniquement la communauté juive ; elle joue un rôle clé pour comprendre ce qui menace la santé des cultures démocratiques et égalitaires.*» Et l'on retrouve la même idée dans un article d'Alain Chouraqui paru dans *Le Monde*, le 31 octobre 2018 :

judéophobes et l'antisémitisme en vue de défendre la démocratie bourgeoise comme le meilleur ou le moins mauvais des régimes politiques, même s'il est évidemment **indispensable** de défendre les droits et libertés démocratiques fondamentales pour les travailleurs et les exploités.

La haine des Juifs, aussi répandue et populaire soit-elle à certaines époques, n'a jamais contribué à mieux comprendre l'exploitation et l'oppression. Elle a toujours servi de tremplin à des démagogues, qu'ils soient de gauche, de droite ou d'extrême droite, athées, chrétiens, bouddhistes ou musulmans. Elle a toujours empêché une clarification des antagonismes de classe. Et elle a toujours abouti à justifier des discriminations, des persécutions et des massacres de plus ou moins grande ampleur.

Ceux qui ne le comprennent pas, à gauche, à l'extrême gauche, ou dans le mouvement libertaire ; ceux qui jouent avec des stéréotypes judéophobes tout en se drapant dans le manteau de l'antiracisme, ou de la liberté d'expression, sont des individus irresponsables et surtout très dangereux, pour nous tous – comme pour eux-mêmes d'ailleurs.

Face à la confusion régnante, il n'y a pas d'autre solution que de conserver et utiliser une boussole **de classe**, afin **d'argumenter** dans tous les débats idéologiques, même si cette démarche n'est décidément plus à la mode et même si elle a évidemment des limites. En effet, la gauche (et l'extrême gauche) actuelles ne connaissent plus les classes sociales (seulement «le peuple» et «l'oligarchie») ; elles ne font plus que soutenir le «camp anti-impérialiste» des «peuples opprimés» (en réalité des Etats comme la Russie, l'Iran, le Venezuela, la Chine voire la Syrie d'Assad, et des mouvements islamo-nationalistes comme le Hamas et le Hezbollah) contre les Etats impérialistes (Etats-Unis et Israël en tête).

En adoptant l'idéologie identitaire, la gauche a remplacé sa «politique de la raison¹⁵» (fondée sur le débat démocratique et l'échange d'arguments rationnels) par une «politique de la posture¹⁶», du sentiment et du.. ressentiment, dont font partie l'«antisionisme¹⁷» et l'antisémitisme !

«La seconde leçon que rappelle la tragédie de Pittsburgh est que, dans l'engrenage mortifère, l'antisémitisme, porté par l'extrémisme identitaire nationaliste ou religieux, est historiquement un “avertisseur d'incendie” pour l'ensemble du corps social – pour paraphraser le philosophe Walter Benjamin (1892-1940). La raison en est probablement que les juifs ont été partout et toujours minoritaires, en dehors d'Israël, et que c'est dans les minorités que sont recherchés les boucs émissaires. Peut-être aussi du fait des valeurs humanistes que porte ce monothéisme, haïes par les extrémistes. Et même si les juifs ne sont évidemment pas la seule cible des chasseurs de boucs émissaires, il est donc logique, hélas, que, lorsque de graves difficultés sociétales apparaissent, le sort qui leur est fait soit un indicateur assez constant des crises ou des déstabilisations sociétales. Certains ont pu ainsi dénoncer des “judéo-bolchéviques” tandis qu'au même moment c'est le “judéo-capitalisme” qui était dénoncé par d'autres...»

15. J'emprunte, en la modifiant un peu, cette distinction à David Hirsh pour qui la gauche est passée de la «*politics of reason*» à la «*politics of position*», cf. son livre *Contemporary Left antisemitism*, Routledge, 2018.

16. D. Hirsh (2018) illustre cette idéologie qui consiste à ignorer ce que les gens pensent, disent et font en citant un article de John Molyneux, un dirigeant du SWP (trotskiste) britannique, pour qui «*un paysan palestinien, musulman, illettré, conservateur et superstitieux qui soutient le Hamas est plus progressiste qu'un Israélien athée, cultivé et de gauche qui soutient le sionisme, même de façon critique*».

17. J'ai placé entre guillemets les termes «antisionisme» et «antisionistes» dans ce numéro (à paraître en 2019) pour quatre raisons :

Comme l'explique D. Hirsh, «*la version contemporaine de la "fausse conscience" [des prolétaires, hier ; des exploités et des opprimés aujourd'hui¹⁸] est encore plus présomptueuse que la version marxiste [selon laquelle, même si l'individu prolétaire ne comprenait pas ses propres intérêts, la classe ouvrière les identifiait de manière infaillible, selon Max Weber]. Aujourd'hui les intellectuels [du moins ceux qu'adulent les gauchistes et les libertaires] s'attribuent le rôle de parler au nom des opprimés. Ils ont abandonné l'espoir qu'ils deviendront conscients et adopteront les vérités qu'exposent les intellectuels. Selon eux, les opprimés sont tellement exclus des discours de la rationalité qu'emploie le pouvoir qu'ils sont seulement capables d'éprouver des sentiments ; il est impossible de leur demander de penser par eux-mêmes. Exclue du champ de la raison, les opprimés n'ont plus que leurs passions. Le travail des intellectuels est donc de les interpréter et de les traduire dans le domaine de la raison. Par exemple, certains Palestiniens haïssent les Juifs, pratiquent des attentats suicides ou attaquent des Juifs au hasard avec des couteaux. Le rôle de ces Palestiniens, suivant leurs soutiens occidentaux, n'est pas d'être rationnels, de devenir conscients et de développer des formes de pensée et d'action politiques, socialistes et universelles. Leur rôle se limite à agir en exprimant leurs passions. Quant à eux, les intellectuels cooptent l'image universaliste de l'indigène passionné, et ils traduisent cette passion dans le langage et les idées qui leur conviennent.*»

Certains de ceux que Hirsh appelle les «*radicaux titularisés*», qu'on pourrait aussi appeler les *radicaux de la chaire*, considèrent qu'il existe «*un conflit entre les principes de la liberté et des droits humains, et le principe de l'anti-impérialisme*». Ils veulent absolument faire partie de la «*communauté des bons*» (des progressistes) et passent leur temps à critiquer les «*droits abstraits*» (la notion d'égalité formelle dans le cadre des contrats de travail, l'égalité abstraite entre hommes et femmes, les interventions militaires occidentales qui n'ont rien d'humanitaires, etc.) mais cela les conduit à ignorer, voire à dénoncer comme pro-occidentaux, celles et ceux qui dans les Etats dits «*anti-impérialistes*» du Sud combattent pour les libertés et les droits démocratiques les plus élémentaires.

Y.C. *Ni patrie ni frontières*, février 2019

-
- le sionisme n'existe pas, parce qu'il a existé **plusieurs sionismes** ;
 - comme le fait remarquer D. Hirsh, le sionisme des «*antisionistes*» est un sionisme fabriqué et imaginaire ;
 - l'antisionisme historique a pris plusieurs formes **avant le judéocide** : religieux, athée, socialiste, communiste, anarchiste, etc. Même si les «*antisionistes*» actuels se revendiquent de tel ou tel courant ayant existé avant 1948, leur «*antisionisme*» moderne est entièrement «*hors sol*», essentialiste, puisque, comme l'explique D. Hirsh, le sionisme n'est plus une utopie ayant diverses facettes, mais une réalité matérielle : l'Etat d'Israël. On ne combat pas de la même façon une idéologie (ou plusieurs idéologies concurrentes) et un Etat, à moins de vivre dans le ciel des idées et d'ignorer les réalités terrestres ;
 - le sionisme proprement dit est mort en 1948 avec la fondation de l'Etat d'Israël. Depuis il existe un nationalisme israélien, ou plutôt plusieurs formes de nationalisme israélien.

18. Les commentaires entre crochets et en caractères romain normaux sont les miens [Y.C.]

*** Livres cités**

- Esther Benbassa, *Histoire des Juifs de France*, Seuil, 2000 (2^e éd.).
- Simon Epstein, *L'antisémitisme français aujourd'hui et de main*, Belfond, 1986
- Jonathan Frankel (dir.), *Dark times, Dire decisions. Jews and communism*, Oxford University Press, 2004
- Olivier Guland et Michel Zerbib, *Nous Juifs de France* (douze entretiens avec des personnalités juives), Bayard, 2000
- David Hirsh, *Contemporary Left antisemitism*, Routledge, 2018
- Enzo Traverso, *La fin de la modernité juive, histoire d'un tournant conservateur*, La Découverte, 2013.
- Jack Jacobs, *Bundist counterculture in interwar Poland*, Syracuse University Press, 2009.
- RHICOJ (ouvrage collectif), *Les Juifs dans la Résistance et la Libération*, Editions du Scribe, 1985
- Dany Trom, *La promesse et l'obstacle. La gauche radicale et le problème juif*, Olivier Guland et Michel Zerbib, *Nous Juifs de France* (douze entretiens avec des personnalités juives), Bayard, 2000

*** Articles disponibles sur les sites mondialisme.org et npnf.eu, ainsi que dans le revue *Ni patrie ni frontières***

- Le meurtre d'Ilan Halimi et le malaise de la gauche multiculturaliste (2007).
- Les dix commandements de la gauche théocompatible (2008).
- Antisémitisme DE gauche : définition et fonctions politiques, 2015
- L'UJFP pratique la politique de l'autruche face aux tenants de l'antisémitisme de gauche (2015)
- Pittsburgh, 27 octobre 2018 : un massacre antisémite incompréhensible pour les "antisionistes", 2018
- A propos de *La promesse et l'obstacle. La gauche radicale et le problème juif* de Danny Trom, 2018